

LES ANNÉES 1908 ET 1909.

L'année qui se termine a vu se continuer les grands progrès de notre société. Elle comptera parmi les plus prospères de son existence. La session fédérale de l'Union St-Joseph, les changements qu'elle a apportés à la constitution, le nouveau sang qu'elle a infusé dans l'administration ont contribué à raffermir sa stabilité et à lui donner un nouvel essor. Les quelques difficultés survenues récemment n'ont eu pour effet que de prouver la mauvaise volonté de certains individus et la position inattaquable de la société.

Que sera l'année 1909? En grande partie, elle sera pour l'Union ce que ses membres eux-mêmes voudront la faire. Comme nous l'avons déjà dit, ce qui manque le plus chez nous, c'est cette allégresse enthousiaste qu'on voit dans d'autres sociétés, ce zèle individuel qu'on déploie pour l'avancement de la cause commune, cet intérêt que l'on porte à tout ce qui la concerne. Nous avons inauguré un mouvement qui est de nature à communiquer à nos sociétaires cet esprit de fraternité et de solidarité. Nous avons demandé que nos corps locaux se réunissent régulièrement, qu'ils s'intéressent aux choses de la société dans leurs localités respectives, qu'ils s'inspirent des sentiments patriotiques et qu'ils se dévouent à la cause nationale et religieuse. En ce faisant, ils assureront le succès de l'association et allègeront le fardeau de l'administration.

Nous espérons que l'année qui commence verra se réaliser nos idées dans cette œuvre de consolidation, d'union de buts et d'intérêts, de légitime fierté dans les succès de la société et de participation à ces succès. A l'occasion du nouvel an, nous ne pouvons faire de meilleur vœu pour l'Union St-Joseph.

Nous sommes heureux de souhaiter à tous nos confrères une bonne et heureuse année, une année fertile, une année prospère. Nous leur donnons à tous, cordialement, la poignée de main traditionnelle. Que tous fassent de même, et que cette étreinte resserre les liens qui les unissent sous la bannière de St-Joseph.

G. W. SÉGUIN,
Président général.

GRAND CONCOURS

L'Exécutif de l'Union St-Joseph a décidé d'organiser un grand concours de recrutement. Ce concours doit commencer le 1^{er} février et ne se terminer que lorsqu'auront été recrutés 30000 nouveaux membres. C'est la ferme résolution de l'Exécutif de faire de l'année 1909 une année de progrès et il se propose de faire tous les efforts possibles pour porter le nombre des membres à 3,000 avant qu'elle soit expirée.

Le concours projeté diffère assez sensiblement de ceux qui l'ont précédé. Dans les concours antérieurs les avantages offerts ne s'appliquaient qu'aux aspirants et aux agents autorisés. Dans le cas actuel les directeurs de la propagande se sont inspirés de l'idée exprimée par le président général dans les derniers numéros du "Prévoyant". Afin de stimuler le zèle des officiers et des membres des conseils locaux, afin de les encourager à se réunir régulièrement et à prendre un plus vif intérêt aux affaires de la société, des primes sont offertes à ces conseils. Aux individus sont offertes des primes spéciales.

Les Primes

Villes de 8,000 et plus :—A celui qui fera admettre le plus de membres dans une période donnée, un prix de \$100; deux prix de \$50; quatre prix de \$25; quatre prix de \$15 et quatre prix de \$10.

Villages :—Un prix de \$100; un prix de \$50; un prix de \$25; un prix de \$15 et un prix de \$10 (\$400).

Conseils :—Aux conseils locaux qui auront fait admettre le plus de membres durant la période du concours et auront le moins de rayés: Dix bannières d'une valeur de \$50 chacune. Aux conseils qui ont une bannière sera donnée une prime de \$40.

Un insigne de 50 cents sera donné à celui qui inscrira cinq nouveaux membres.

Aucune commission ne sera payée pour inscription de nouveaux membres, autres que les primes susdites.

En terminant, nous exhortons nos officiers et nos membres à commencer dès maintenant à préparer ce concours. Qu'ils commencent leur propagande en répétant la réputation de l'Union St-Joseph! Qu'ils prônent sa stabilité et ses avantages. Puis le concours arrivé que tous se mettent à l'œuvre d'un commun accord. Nous comptons sur la bonne volonté de tous les sociétaires et nous sommes certains que nous ne serons pas déçus.

UN APPEL AUX OUVRIERS.

La plus grande sécurité pour la famille, c'est la mutualité.

Depuis quelques années, et dans tous les pays civilisés, la cause de la mutualité a fait des progrès énormes. C'est une des questions qui attirent le plus l'attention des économistes du monde entier, car elle seule est capable, selon eux, (bien mieux que les utopies socialistes), de procurer à l'ouvrier le bien-être matériel, de lui assurer la sécurité du lendemain.

Il est donc étrange que tant d'ouvriers soient encore réfractaires à cette grande idée de mutualité. Malgré la publicité donnée au congrès de la mutualité tenu à Rome il y a quelques mois, malgré les articles que publient de temps à autre les grands quotidiens, certains ouvriers sont encore, à l'égard de cette belle œuvre, d'une indifférence, et, disons-le, d'une ignorance véritablement désolante. Et ce qui est pire, c'est qu'ils ne s'en doutent nullement. Allez donc leur dire que leur conduite est purement et simplement égoïste; ils jetteront les haut cris. Comment, eux, égoïstes! Mais ne procurent-ils pas le bien-être à leur femme et à leurs enfants? Ces derniers n'ont-ils pas tous les jours leur pain quotidien? Et bien alors!

Et cependant, combien ils sont coupables les ouvriers qui pensent tout juste à leur subsistance quotidienne et à celle des leurs, sans aussi songer aux terribles lendemains et aux jours sombres, les pères de famille qui ne prévoient pas que la maladie, que la mort, grâce à leur coupable imprévoyance, peuvent jeter dans une misère noire les êtres qui leur sont chers!

Voici, à ce propos, une petite histoire que je livre à la méditation de ces indifférents. Puisse-t-elle contribuer à faire ouvrir les yeux à quelques-uns d'entre eux.

J'aimais à me rendre, quand j'étais en France, dans un intérieur ouvrier où semblait vraiment régner le bonheur. Jamais je n'avais vu de ménage plus heureux que celui-là. Le père, excellent ouvrier mécanicien, un véritable colosse, gagnait un très bon salaire, qui lui permettait amplement de faire vivre sa femme et ses quatre enfants. Il adorait sa petite famille et ne vivait que pour elle.

Bien souvent, je l'avais engagé à se faire admettre dans une de ces sociétés de secours mutuels si nombreuses en France. Et chaque fois, il se mettait à rire, d'un bon rire sonore: "Mais tu rêves, mon ami, me répondait-il. Regarde-moi donc! Est-ce qu'on peut devenir malade quand on est bâti comme je le suis. D'ailleurs, je ne me souviens pas d'avoir eu un jour de maladie dans ma vie. Je ne vois donc pas pourquoi j'irai payer des cotisations qui ne profiteraient qu'aux autres."

Tous mes raisonnements, toute mon éloquence se butaient contre cet entêtement. Un jour même, il se froissa de mon insistance, et nous nous quittâmes fâchés. Dès lors, j'allai plus rarement chez lui.

Or, un jour, un ami commun m'apprit la mort du mécanicien. Ce fut pour moi un coup de foudre, et, tout bouleversé, je me hâtai de rendre visite à la veuve. Je m'attendais bien à voir un triste spectacle, mais celui que j'eus sous les yeux en entrant dans cette maison naguère si joyeuse ne s'effacera jamais de ma mémoire. La maladie et la mort avaient laissé leur empreinte indélébile sur le gentil intérieur où j'aimais tant me rendre autrefois. La plupart des meubles avaient été vendus. Disparu, le bel ameublement de salon, qui faisait l'orgueil du mécanicien. Disparu également, le grand fauteuil recouvert de velours vert, dans lequel le brave homme aimait tant s'étendre, le soir, après sa dure journée de labeur, en fumant une pipe. Plus rien ne restait que le strict nécessaire. Cette dévastation me glaçait le cœur.

Et la pauvre veuve, toute secouée de sanglots qu'elle ne pouvait réprimer, me raconta la triste histoire — oh! bien triste, mais bien commune aussi, malheureusement! — le père, saisi par le froid, un soir, en sortant de l'atelier surchauffé, et se couchant pour ne plus se relever; la petite réserve s'épuisant vite en frais de remèdes et de médecin; les meubles vendus un à un pour tenter d'écartier la mort de ce lit de malade. Oh! comme il se cramponnait à la vie, le pauvre homme! Il semblait prévoir dans quelle affreuse détresse il allait laisser ces êtres adorés. Et les larmes de la pauvre femme coulaient sans trêve, en me racontant la terrible agonie de son mari, les regards angoissés dont il les couvrait, elle et ses enfants, réunis autour de la couche qu'il ne devait quitter que pour le cimetière. Ses dernières paroles furent pour implorer un pardon que celle-ci ne songeait certes pas à lui refuser. Depuis deux jours, il reposait au cimetière, et sa veuve, épuisée par cette longue lutte stérile contre la mort, qui devait finalement triompher et lui arracher son époux,